

**LES CHOSES IMMOBILES**  
MICHAEL ROCH

**mu**

**mu**

**LES CHOSES IMMOBILES**  
**MICHAEL ROCH**

SORTIE PRÉVUE LE 23 AOÛT 2023

ÉPREUVE

[WWW.LABEL-MU.COM](http://WWW.LABEL-MU.COM)

DIRECTION ÉDITORIALE : DAVY ATHUIL ET FRÉDÉRIC WEIL

MU, LABEL DES ÉDITIONS MNÉMOS  
© ÉDITIONS MNÉMOS

#

Ce sont tes bras, frère, qui me manqueront le plus, quand tu seras mort. Parce que c'est ce que font les héros, hein, quand leur temps arrive. Ils meurent.

C'est pour cela qu'on leur fait gravir les marches du temple, qu'on les dresse sur les autels de nos étoiles. Pour les adorer encore. Que résonnent les trompettes de leur gorge, leurs cris de survie, de révolte, de lutte.

Mon frère, nos embrassades, front contre front, nos corps-à-corps de retrouvailles trop rares, c'est un entier qui manquera à mon âme. Et je sais qu'après l'éclat héroïque, après le fracas de ton corps, après la nébulisation de ton être, on te rendra grâce et honneur.

C'est ça, tes bras. La grâce et l'honneur. L'emportement, le soulèvement, l'euphorie. L'ai-je assez dit avant ce dernier retour ?

Non.

Quoi, non ?

J'aurais dû te le dire un peu plus souvent. Quoi, frère ? J'hésite. Que ton île m'avait manqué. Il répond : bienvenue alors. bienvenue au péyi.

#

T'as senti le choc, Charles, au sortir du cargo, sur le tarmac, le goût de pluie, le sel, ouais, le choc plus épais que ton corps et l'esprit réunis. T'as senti le conflit, l'harmonie bâtarde entre le rythme et le chaos. Entre ce que t'as hérité du monde, ta vie, et ce qui t'attendait là, sur Mada, la base, le frère, l'ordre et le désordre, les deux forces qui s'affrontent en toi ; et puis toi, hein, qui rampes au mitan. Tu l'as senti ?

#

Allez, grimpe, il me fait. t'as pas changé, tu parles toujours pas beaucoup. Ouais, je ris jaune, et je monte dans sa bâchée électrique. Il m'emmène hors des routes, loin des talus en gunite et de l'aéroport, arches de verre et d'acier. Il m'appelle frère. Sa voix tombe en moi. Tout s'enterre d'une calme lenteur derrière les champs de bananes.

#

Trois retours en trente ans en Martinique et, à chaque fois, dans le sec sous contrôle de l'immense zone d'embarquement de l'aéroport, à chaque fois, j'ai rêvé de le garder une seconde de plus contre moi. À chaque fois la secousse, les cœurs battants, l'étranglement du grand hall, les sourires qui ont perdu

leur familiarité, mais pas les yeux – pas les yeux – et nos peaux qui puent les trop longues absences.

Cette fois, au troisième retour, en triste cavale, le cœur serré, c'est sa barbe qui a grisé. Mais c'est toujours sa voix, sa voix qui submerge de douceur. Sa voix de mornes enfouis au fond du zion, des récifs de coraux et des cimetières d'oursins. Sa voix de méandres, en force indomptée. Et ses nasales qui pétillent quand il rit. Ce soir-là, on aurait dit des larmes de réconfort qui auraient gonflé en moi, et se seraient échappées, comme des bulles toutes défoncées, vers la voûte de verre du grand hall. On aurait dit un aquarium d'émotions, où l'on n'entend plus les autres, tout autour. Un aquarium où il n'y aurait eu que lui et moi.

#

Tu te dis, comment j'ai fait, comment j'ai fait, putain, pour en arriver là.

Et puis, durant de longues minutes, tu déroules la mèche, ta mèche à souvenirs – ou plutôt, tu remontes en échassier la trace opaque de tous les jalons de ta chienne de vie. Tu poses ton regard malpropre sur le passé, sur l'histoire que tu te racontes – le bobard que tout le monde se raconte.

C'est une histoire opaque, malgré nous. Une expérience qui nous appartient, mais qui à la fin nous échappe, à tous. Un truc mal ordonné qu'il faut aller gratter, fragmenter, remodeler comme une glaise sans forme ni couleurs.

C'est quoi l'histoire ? C'est quoi les jalons, ceux les plus importants – les jalons inévitables qui t'ont fait arriver là où

tu t'enterres ? Et puis tes non-dits, Charles. Et puis tes oublis. Surtout ce qui manque, ce que tu ne veux pas voir.

#

Sur l'horizon violacé du soir, cinq pointes noires clignent au nord et transmettent aux nuages des fantômes de couleurs néon.

Ça a changé, Foyal.

Oui, il fait, ça s'est construit vitman ! – je ricane.

Un rire de honte, car j'ai déjà oublié mon créole. J'ai oublié la couleur insondable des routes à la tombée du jour. L'humide qui s'infiltré et souffre dans l'habitacle. Le corps qui ne respire pas comme ailleurs. Qui se gonfle, tiède. Qui se charge des odeurs de cuir et de graisse mécanique, de terre et de miels amers. J'ai oublié de l'île tout ce que je n'avais jamais pu saisir d'elle, et tout me revient comme une baffe bien trop appuyée. Du larsen dans les oreilles. La sapidité du cliché, sous la langue.

Et Paris ? tu repars quand ?

Étrange, ce silence. Le ronflement de l'auto, le bruit du vent, la sonnaille du chapelet d'argent sur le rétroviseur central. La vieille croix abîmée qui ne sonne aucun glas mais le rythme d'une sourdine en doubles-croches. On ne sait plus trop depuis combien de temps les grenouilles ont arrêté de chanter la nuit, aux Antilles.

Je ne repars pas, je lui dis, au fréro. papa est mort.

Je pensais qu'il réagirait, mais son visage reste fermé, une prison qu'on regarde de derrière les barbelés. Il change la

station radio. Ça parle créole, alors il baisse le son. Il déglutit et scrute devant, tout droit, dans le jour blanc des phares.

Man ja sav, il finit par avouer.

Et ses lèvres roses et noires étirent entre ses mots une grimace de dégoût, des mots aussi miteux que mon froc. Plein de trous de boulettes de shit, mon froc.

J'ai passé la douane, j'sais pas comment. Je lui dis : fallait que j'me taille, que je quitte le territoire. t'as toujours la maison au bord de la mer ?

Une boule coupable me ronge la gorge. Man ja sav, il sait déjà. Mais non, il sait rien. Bien sûr qu'il sait rien. Il sait rien de comment il est mort, le père. Il sait rien de comment tu l'as tué. Comment t'es parti en ville, Charles. T'es parti en vrille, t'as laissé Paris en plan, t'as pris un sac pour enjamber l'océan, te planquer à Mada. Non, il sait rien, il ment.

Il bifurque dans un trou d'eau sur la chaussée.

Derrière nous, la ville tout énorme, bien dressée, droite d'ombres qui sectionnent la nuit, qui la divisent et l'excluent des civilisations. Allez, oust ! Dehors la nuit, l'instable, la peur, vire ! File te sauver, fond de nature, laisse place, laisse propre, laisse les gens debout urbaniser le monde et le classer, étage par étage, bloc par bloc, enforcer leurs mœurs, leur tèknè et leurs célébrations.

On traverse le péyi jusqu'à ce que l'alizé atlantique fouette et secoue la grosse bagnole. On s'enfonce bien plus loin dans la nuit. On suit la trace boueuse des oubliés du monde. On éclate quelques moustiques dans la crasse du cou. On renifle, on se racle la gorge. La maison bòdlanmè est ouverte, toujours dans le même coin de terrain, toujours sous le même fromager.

Ici, les fenêtres n'ont pas de vitre. Les portes sont des trouées dans le béton. Il n'y a pas d'électricité à cette heure-ci. Pas d'eau courante non plus, me prévient le frère. le bain, c'est la mer. mais va pas à côté des bateaux, l'eau est sale par là.

Sous une énorme moustiquaire, un matelas pour moi, comme un mort abandonné, abattu sur trois palettes posées au sol. Un balai dans un coin. Le frère dort dans la pièce à côté dans le vieux lit superposé, notre lit de gamins. Ça sent un peu la mer, un peu l'argile, un peu l'orage et à l'intérieur, c'est tout comme à l'extérieur.

Il a déménagé en ville tout ce qui appartenait à sa mère.

C'est une bonne chose, dit-il, si tu repars pas. il y a à faire ici. demain, on a an sanblé au champ.

Moi, tout ce à quoi je pense, c'est la crasse, la grosse poussière, l'insalubrité. Je comprends pas comment tu fais pour te palucher ici, fréro.

#

Il y a de l'aveuglement dans nos histoires parce qu'on a sur soi une espèce de regard totalitaire. Tyrannique. Un ordre imposé pour fuir toute possibilité d'opacité. Le refus d'être autre chose que ce que l'on a décidé. Le refus de subir. Qui a écrit ça, déjà ? Je refuse d'être autre chose que ce que j'ai décidé.

Faudrait-il que j'émerge au monde, à chaque jalon, construit hors de ma volonté. Non. Me voir émerger au monde, dans le lieu bleu de la mémoire, me construire en épopée, en puissance, me dire que si j'existe, c'est du cosmos, si j'existe, c'est

de la seule force de l'homme – que le reste du monde meurt, ouais, peut-être, mais que je grandis sans lui, dans sa faille.

C'est peut-être ça, l'histoire qu'on raconte, une histoire d'aveuglement en lutte contre ce qui tient de l'opacité.

#

Au matin, la vue d'une fenêtre. Une ouverture dans le mur sur le ciel plein d'un tableau de peintre, le bleu est jauni et moite comme ton sommeil. Fenêtre sur les feuilles d'un bananier gras, déchirées par la dernière pluie, couronne trop verte d'un arbre incroyable, le sol est une friche qui dort dans son purin et les cris d'un cabri qu'a faim. Tu dézingues les trois moustiques qui t'attendent dans l'ombre encore transie de la chambre.

En vrai, c'est un cadre de mauvais béton, cette fenêtre. L'humidité l'attaque tellement que tu peux compter le nombre de réparations à la chaux. Une ampoule gaffée sur des câbles pend du plafond. Les fils électriques traversent la pièce, sont crochetés sur le mur, et viennent entailler l'interrupteur, assoiffés. Le caleçon te gratte l'entrecuisse. Tu penses à des punaises de lit. Des gravillons se plantent sous tes pieds nus quand tu te déplaces. Dehors, la bâchée n'est plus là. Le frère a dû partir au petit matin – au chant du pipiri.

#

Du chant des oiseaux naissant, d'abord, garder les yeux fermés. Glisser sous mes doigts des caresses volatiles. De la paume gauche, serrer tout au long, extraire le désir, le nectar d'endorphine dans le creux de la main.

Garder les yeux fermés. Inspirer l'air chargé de sucre, du suant, du feu battant, de la chaleur du rayon qui se joue des poils courts de ton torse, qui gonfle ta cuisse d'un bonheur encore lointain, d'une promesse accueillante. Pincer la bouche de ton sexe. Le battre dans sa fluidité, le rendormir, le violenter encore, l'oublier, le réveiller à nouveau du plaisir en solitude. Battre. Branler. Le redécouvrir gros, animal, sanguin, dard pélagique ; battre, la loi des mondes qu'on engloutit, et qui submerge jusqu'au frisson ; battre, la peau qui se plie et explose de mille cornes. Expirer. Ne garder de l'instant que son jus dispersé. Essence pour barils de fin du monde.

Tu regardes ton ventre calmé. Tu te dis merde, y'en a partout, tu vas pas pouvoir nettoyer ça. Tu enfiles ton froc et sèches ta main dans un t-shirt.

#

À part la chambre, deux autres pièces s'aplatissent, bòdlanmè, la première est une salle de bains trop grande, jamais finie, une douche clocharde sur une bassine déverdie, un trou d'évacuation qui pue l'algue toxique. Dans un coin, des cafards dépiécés ont sûrement été bectés par d'autres cafards. Je les écarte de l'orteil. Il n'y a pas d'eau au robinet, j'avais oublié. La seconde pièce, c'est la chambre du frère.

C'est quand je reviens dans ma piaule que je l'entends. Je crois d'abord que quelqu'un pleure. Un homme. Je tends l'oreille un peu mieux. Le cabri s'est tu.

Fréro ?

Pas de réponse. Mais j'en suis sûr, y'a un mec qui respire fort, à pas trois mètres de moi. Un mec qui me reluque. Un sale voyeur, un mec qui m'a vu me branler et qui se branle sur moi. Il n'est pas dehors, nan, y'a personne dans le pâturage. Et je l'entends, je l'entends encore, j'hallucine pas. Il est dans la chambre, lui et sa langue qui pendouille, dans la chambre d'à côté.

J'attrape un balai, je me dis : je vais lui liquéfier la gueule, lui faire avaler sa bave. Il battra son vieux chibre ailleurs ! Je vais lacter la porte, crier, entrer là, et –

Personne.

Fréro ? Non, personne.

Le lit superposé, l'échelle rouillée, la chaise de bois dans le coin, un drap en boule sur le matelas. Et plus aucun bruit. Envolée, la respiration.

Une heure plus tard, la bâchée du fréro jaillit sur le chemin dans le ramdam des roues et de la terre maltraitée. Je lui demande si y'a un voisin, pas loin. Il me dit y'a personne ici, fratè. tu m'as demandé un endroit au calme, t'y es, tu veux quoi de plus ? Je réponds ça va pas le faire ici, c'est tout.

Tu veux aller où ?

T'avais pas un appart, un peu plus proche de la ville ?

Ouais, peut-être.

Ouais ?

Peut-être, je t'ai dit, grimpe, on va au champ.

Je pue, je dis, et j'ai faim.

Ouais, man sav sa, on verra pour plus tard, en chemin.

#

Tu n'étais pas là, au champ ? je demande à Gloria.

Elle tire mes cheveux vers l'arrière, pète les nœuds qui se forment au bout de mes centimètres de frisottis. La douleur d'une longue plainte étouffée par le temps, tirée de la cavité de mon esprit du bout de ses doigts fins, précieux. Ou bien, la douleur de la gueule de bois. Ou les deux.

C'est le genre de moment que j'ai appris à aimer : la sentir contre mon dos, moi assis entre ses jambes, mes aisselles en appui sur ses genoux. Le genre de moment calme impossible à oublier.

Elle me serre entre ses jambes pour me répondre. Nan, j'y étais pas.

#

Le champ est une plaine squelettique. Le bourdonnement d'une usine à sucre, pas loin, de l'autre côté du morne qu'on défait de ses cultures, couvre le murmure incessant des hommes. Près d'une centaine en grand cercle dans la terre brune. Des pierres à la main. Du venin sur les lèvres. Le frère me tient par le bras, au-dessus du coude, depuis qu'on est sortis de son auto. Il serre. Il est nerveux, mais il veut que j'assiste à tout ce qu'il se passe. Le sanblé, il dit. Il me serre comme si j'étais encore le même de notre enfance. Il m'entraîne au premier rang.